

L'été sera criminel

La chaleur, les instincts qui se réveillent. L'occasion de lire le « Dictionnaire des assassins et des meurtriers ».

PAR CLAUDE ARNAUD

Le crime ne relève plus seulement de la crapulerie, de la fatalité ou de la folie. Depuis le traité de Thomas de Quincey, où des connaisseurs se réunissent pour faire la critique des grands meurtres de l'Histoire (« De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts », 1827), il acquiert parfois un statut « arty ». Les serial killers ne signent-ils pas leur œuvre depuis Jack l'Eventreur, qui disséminait les organes de ses victimes comme autant de cartes de visite ?

Déjà, le marquis de Sade avait encouragé la confusion en poussant loin le vice, à la ville comme dans ses fictions philosophantes. Le crime semble rivaliser depuis avec les plus grandes formes artistiques en réinjectant leurs scénarios dans la réalité, pour rétablir sa préséance ; la compétition est patente dans le cas du docteur Hodel, qui mutila tant de jeunes femmes à Los Angeles pour faire mieux que les photos surréalistes de son ami Man Ray, ou dans celui de Charles Manson, le metteur en scène du meurtre de Sharon Tate, qui voulait battre le Polanski de « Rosemary's Baby » dans l'exploitation des frayeurs entourant les cultes satanistes...

Les papes et les rois avaient leur dictionnaire, les Prix Nobel et les stars de Hollywood aussi, les assassins et les meurtriers ont désormais le leur. On pourra interroger la pertinence de certaines entrées, les chefs des Einsatzgruppen nazis côtoyant « M le Maudit », l'assassin fictif de Fritz Lang, et les meurtriers du gendre de Mahomet voisinant avec Médée, la mythique mère infanticide. Mais on reconnaîtra à ses maîtres d'œuvre d'avoir intelligemment poussé les criminologues, historiens, philosophes et écrivains appelés à faire miroiter toutes les facettes de cet « art » diabolique. Chaque crime s'avère un système de signes aidant à penser le monde qui l'a produit, du royaume catholique que le moine Clément voulut délivrer du Satan réformé en assassinant Henri III à la République girondine que Charlotte Corday espéra sauver en poignardant Marat.

L'on ressort de ce cabinet sanglant effaré par l'inventivité d'hommes (huit femmes sur les quatre vingts cas étudiés) que la force même de leur croyance délivre de toute censure. On pense au curé d'Uruffe, qui, ne parvenant pas à faire avorter sa maîtresse dans les années 50, arrache le fœtus de son ventre, le baptise selon les règles et l'achève au couteau en le défigurant, afin de lui ôter toute ressemblance avec lui. Ou au désir de surpasser le Christ qui inspire certains massacres aveugles aux Etats-Unis, le tueur se « sacrifiant » pour racheter nos péchés et engendrer une humanité nouvelle. Ou encore au besoin qu'éprouve Michel Fourniret de se mirer dans des lacs de sang issus de jeunes vierges (extraordinaire rapport du docteur Zagury, qui examina ce Narcisse d'une exceptionnelle maîtrise psychotique qu'encourageait son insignifiante épouse, telle Echo autrefois). Dire que les criminels s'inspirent l'un l'autre, tout comme les écrivains se nourrissent avant tout de livres! ■

« Dictionnaire des assassins et des meurtriers », sous la direction de François Angelier et de Stéphane Bou (Calmann-Lévy, 600 p., 27,50 €).

Historique. En assassinant Marat, Charlotte Corday espérait sauver la République girondine.

